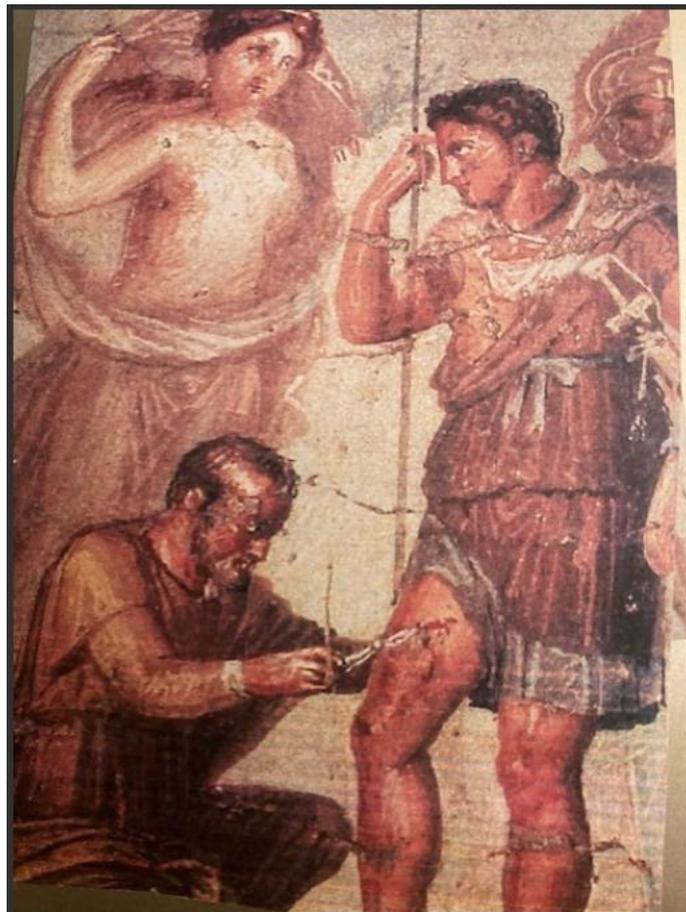


L
A
G
A
Z
E
T
T
E



Créer

« LA MEDECINE DANS L'ANTIQUITE ET SON ENSEIGNEMENT »



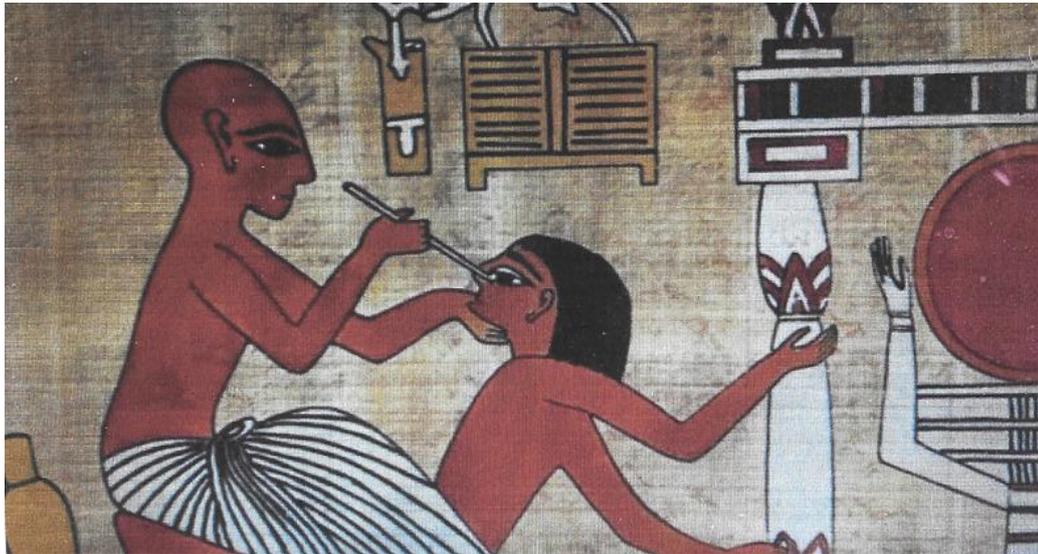
N°
23

L'approche clinique de la médecine d'aujourd'hui est héritière de la médecine de l'Antiquité.

Depuis le début de notre humanité, l'homme a cherché les moyens de prodiguer ses soins à son autre lui-même.

C'est donc au travers de six époques du monde antique et sur trois continents que nous allons mettre à jour quatre millénaires d'acquisitions médicales et leur transmission au sein de sociétés humaines bien différentes.

I. LE SYSTEME DE SOINS DANS LA HAUTE EGYPTÉ



Les traitements utilisés en Egypte antique, les thérapeutes, leur formation et leur mode d'exercice nous sont connus grâce à la découverte de la pierre de Rosette dont le décryptage a permis la traduction de plusieurs textes consacrés à la médecine en particulier les papyri d'Edwin Smith et d'Ebers.

Le papyrus d'Edwin Smith a été écrit vers 1600 avant notre ère, il est considéré comme la copie de documents remontant à 3000 avt JC et traitant d'interventions chirurgicales, de diagnostics, traitements et pronostics de nombreuses affections.

Le papyrus d'Ebers contient une multitude d'incantations destinées à chasser les démons mais également une description de certaines tumeurs et les prescriptions s'y référant.

La formation des médecins dans l'Egypte antique se fait dans une « maison de vie » qui dépend du temple. Le recrutement des postulants a lieu après une période d'observation, puis l'enseignement par un maître durera 10 ans. Plusieurs spécialités pouvaient être exercées : l'ophtalmologie, la gastroentérologie, l'obstétrique entre autres.

Il existait des médecins inspecteurs, des superviseurs et des médecins en Chef.

Le premier de ceux-ci exerçant son autorité sur les médecins et les dentistes s'appelait **Hesiré** et soignait le roi Djeser (XXVIIème siècle avt notre ère).

La première femme « surveillante des médecins » se nommait **Peseshet** (2400 avt JC).

Les lieux d'exercice des médecins dépendaient de leur relation avec la religion. Il y avait donc des soignants pratiquant en dehors du temple. Ils débutaient leur pratique en étant itinérants puis postulaient pour entrer dans un centre de soins ou bien exerçaient à leur domicile. D'autres praticiens soignaient uniquement dans le temple, ils étaient médecins du Pharaon.

Enfin, il y avait des médecins exorcistes.

Il existait des médecins pour l'esprit, pour les enfants, les femmes ou les hommes.

L'organisation de la médecine fut réglementée par **Imhotep** à la fois vizir, architecte, médecin et philosophe (3^{ème} millénaire avt notre ère). Il édicta des règles d'éthique, d'installation, de contrôle d'activité, d'estimation du service rendu et de sanctions disciplinaires.

III. LA MEDECINE A L'AGE VEDIQUE



Cette période de l'histoire de l'Inde qui s'étend du 2^{ème} millénaire au VI^{ème} siècle avant notre ère a vu se constituer les textes hindouistes canoniques, les Vedas (connaissances) dont certains ont trait à la médecine.

A l'époque védique le soin était associé à la religion (incantations, supplications, exorcisme).

Les plantes étaient certes utilisées pour la guérison, mais elles servaient surtout comme ingrédients dans les formules magiques car les maladies étaient perçues comme la conséquence d'infractions l'ordre moral ou l'œuvre d'une divinité offensée.

Puis vint le temps de l'Ayurveda, médecine traditionnelle indienne, transmise essentiellement par voie orale puis rassemblée dans le « *Sushruta Samhita* » recueil traitant 1120 maladies, 700 plantes médicinales, 64 préparations de substances minérales et 57 préparations d'origine animale. Y sont abordés les fièvres, convulsions, abcès, tumeurs, lèpre, angor, diabète, hypertension artérielle, calculs et les techniques chirurgicales (cataracte, fistules, césarienne, fractures)

Le but de l'Ayurveda est triple : maintien de la santé, guérison des maladies et réalisation de soi.

L'être humain est composé de 5 éléments (espace, air, feu, eau et terre), de 3 énergies (cinétique, de transformation et de cohésion), de 7 tissus (plasma, sang, muscles, graisse, os-cartilages-poils, moelle épinière-cerveau, tissus reproducteurs) et de 16 canaux véhiculant les énergies.

Charaka, l'un des fondateurs de l'Ayurveda pensait que la maladie était l'expression d'un déséquilibre des énergies dont il fallait déterminer la nature, les causes puis le remède.

Après avoir effectué un examen précis comprenant palpation, percussion, prise de pouls et après avoir entrepris un interrogatoire personnel, familial, professionnel et sur le vécu psychologique, il fallait purifier le corps en proposant une cure de détoxification. Etaient utilisées pour éliminer les toxines des purges, la sudation, les vomissements, des saignées et le traitement des sinus. Puis des composés de plantes et de minéraux étaient ingérés pour renforcer les défenses. Des conseils diététiques étaient également prodigués utilisant différents saveurs correspondant aux besoins énergétiques.

Une bonne hygiène dans la vie courante était exigée (bains, lavage de dents, soins des yeux et de la peau).

Enfin l'influence de l'esprit était prise en compte (contrôle du moi, raisonnement, jugement).

IV. DANS LA GRECE ANTIQUE LA MEDECINE A DEUX VISAGES



- Les pratiques magiques exercées dans les sanctuaires d'Epidaure, d'Athènes ou de Thèbes où sont traités les ulcères cutanés, les calculs rénaux et les lésions oculaires.

Les soins ne sont pas gratuits, ils débutent par un bain purificateur, se poursuivent par la pose de cataplasmes, des frictions, l'ingestion de tisanes et la délivrance de conseils d'hygiène de vie (sport, régime alimentaire...).

- La médecine scientifique qui a été largement influencée par la médecine égyptienne. La première école de médecine grecque ouvre ses portes à Cnide en 700 avt JC. Plus tard, au Vème siècle avt notre ère, **Hippocrate** inaugure son école de médecine à Cos qui prend son indépendance avec l'enseignement de la philosophie. L'étude se porte sur l'anatomie, l'observation au lit du malade (état général, sommeil, température), l'examen (langue, urines, selles, palper), l'état des humeurs (bile, lymphe, sang), la croissance, la reproduction.

Cette formation écarte toute considération religieuse et elle n'est pas gratuite. Elle comprend quelques cours théoriques et une expérience pratique comme assistant d'un maître où sont enseignés le cheminement intellectuel vers le diagnostic et le pronostic et les actes médicaux comme les saignées, les lavements ou la pose de ventouses. L'ensemble des traités d'éducation médicale contenu dans le corpus hippocratique accorde une place primordiale au raisonnement et à l'éthique (serment qui lie les médecins aux limites de ce qu'ils peuvent faire ou ne pas faire).

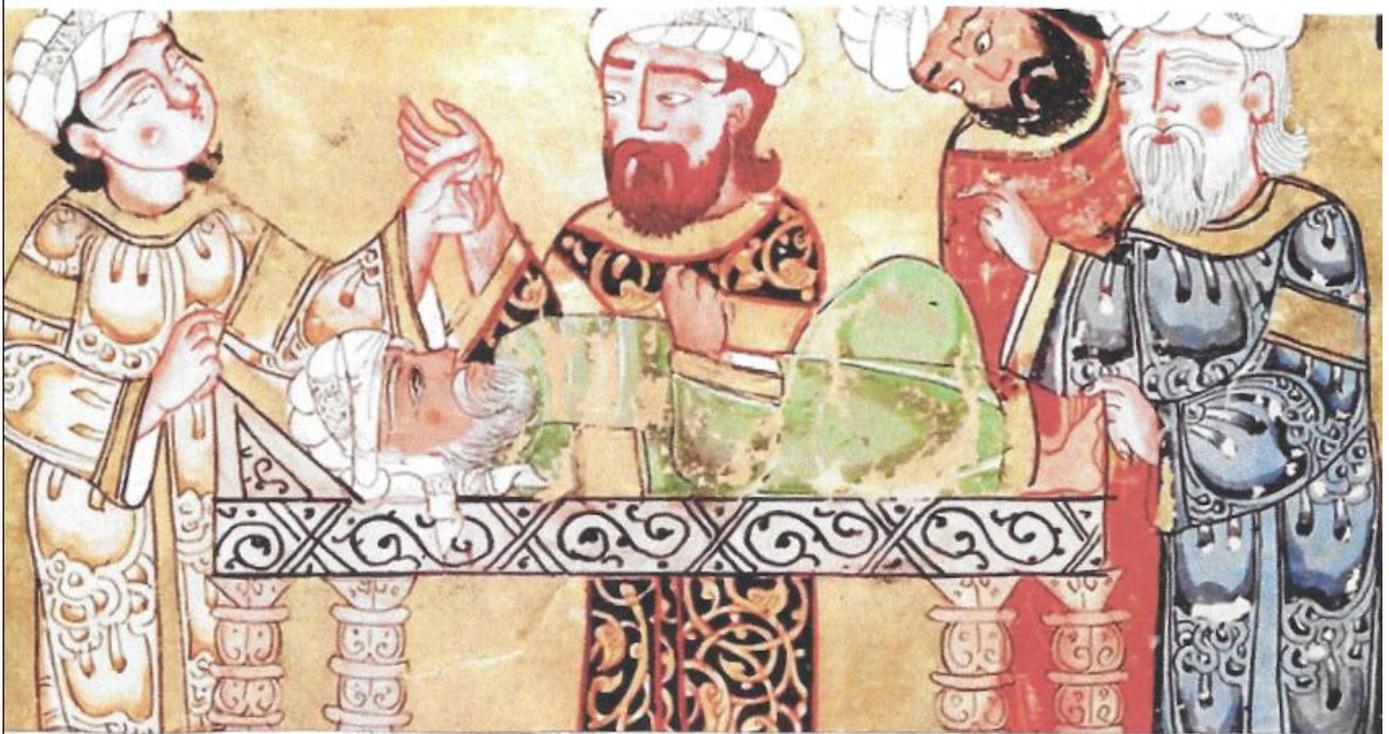
Les médecins hippocratiques soignent tous les malades, personnes libres ou esclaves, les riches comme les pauvres, les citoyens comme les étrangers.

L'enseignement se fait souvent de père en fils (les asclépiades sont le nom donné aux familles versées dans l'exercice médical).

Plus tard, au 1^{er} siècle après JC, **Galien** dans un grand nombre de traités va insister sur le lien entre médecine et philosophie coupant ainsi avec les principes d'Hippocrate à ce sujet. Il souligne l'importance d'une formation logique. Il fait progresser l'anatomie grâce aux dissections d'animaux.

Sa thèse sur la circulation sanguine fera longtemps autorité. Il enseigne la chirurgie et s'intéresse aux maladies aiguës et aux épidémies. Outre cet enseignement théorique, certains médecins en formation parcourent tout le bassin méditerranéen afin de fréquenter les différentes écoles de médecine.

V. LA MEDECINE DANS L'ANTIQUITE EN PERSE



Née voici près de 4000 ans, la médecine persane a subi l'influence des traditions médicales venues d'Inde, d'Égypte, de Chine et de Grèce.

Selon les croyances zoroastriennes (de Zarathoustra, prédicateur 1000 avt JC), **Thrita** fut le premier médecin perse. Il avait le pouvoir de guérir les fièvres et les blessures provoquées par les flèches et il connaissait les effets des plantes.

En Iran, pendant l'Antiquité, on distinguait *trois types de traitements* : la médecine par les herbes, la médecine par le couteau et la médecine par les paroles divines.

Ainsi la plupart des médecins étaient des religieux appelés Mages. Les prières et la suggestion jouaient donc un rôle important dans le processus de guérison lorsque les plantes ou la chirurgie n'avaient pas guéri le malade.

Cependant certains médecins n'étaient pas mages mais des agriculteurs qui connaissaient la propriété des plantes.

La médecine par les plantes consistait à faire boire des infusions, l'essence ou le fruit de la plante ou encore du vin issu de celle-ci. Dans d'autres cas, on proposait des inhalations d'herbes médicinales ou des bains et des massages avec l'essence de la plante.

Quant à la chirurgie, elle traitait les abcès, les blessures, les tumeurs et elle amputait.

L'anesthésiant était souvent la poudre de Bangha mélangée au vin.

Les médecins perses ont mis au point la dissection et l'autopsie, les essais cliniques et l'expérimentation.

Au 3^{ème} siècle avant notre ère, fut réalisée en Iran la première intervention de chirurgie crânienne.

L'hygiène personnelle et publique était fondamentale pour les Perses : les rivières ne devaient en aucun cas être polluées par une baignade ou le lavage de linges ; de même la terre devenait impropre à l'agriculture si elle était souillée par des déchets et les morts n'étaient pas enterrés.

Tout était réglementé afin d'éviter la transmission des maladies (interdiction de boire dans un autre verre que le sien, destruction des insectes, mise en quarantaine des malades contagieux et élimination de leurs vêtements).

Le soleil, le feu et le froid étaient utilisés comme désinfectants de même que le vin, l'ail, le vinaigre et la vapeur de plantes brûlées (origan, myrte, girofle...).

Le premier hôpital voué à l'enseignement où les étudiants en médecine apprenaient au chevet

du malade supervisés par un maître a été l'Académie de Gundishapur (489 ap JC).

Les médecins devaient prouver leur compétence en guérissant trois patients ; s'ils échouaient, ils ne pouvaient exercer.

Fait intéressant, les honoraires des médecins étaient calculés en fonction des revenus des patients.

VI. LA MEDECINE DANS LA ROME ANTIQUE



Après la soumission de la Grèce, la médecine grecque fut introduite à Rome par des Grecs asservis et des Grecs invités à enseigner. Ils vont acquérir la citoyenneté sous Jules César.

La première école de médecine va s'ouvrir en 14 sous Auguste et l'enseignement y est donné en grec. Certains postulants à la carrière médicale suivaient des cours dans l'Aesculapium, sanctuaire de guérison consacré à Esculape comprenant chambres, thermes, amphithéâtre pour l'enseignement et bibliothèque. Il n'y avait pas de délivrance de diplômes et lorsque l'apprenti avait développé une clientèle suffisante, on lui accordait le titre de médecin. Cependant la plupart des étudiants n'avaient pas les moyens de suivre les cours de l'Aesculapium et ils se formaient eux-mêmes ou avec un maître. Les savoirs médicaux à acquérir étaient basés sur la pharmacopée, la phytothérapie, l'anatomie et l'hygiène mais un enseignement religieux était obligatoire.

Contrairement à la société grecque qui considérait que la santé était une affaire personnelle, le gouvernement romain encourageait l'amélioration de la santé publique privilégiant la prévention par la construction d'aqueducs amenant l'eau aux villes, de bains publics et de réseaux d'évacuation des eaux usées.

Il existait une communauté médicale publique et une médecine privée qui n'avait pas bonne réputation. En effet, dans cette dernière les médecins les plus connus ne soignaient que les riches et devenaient riches à leur tour alors que les autres restaient pauvres. Les médecins du privé étaient considérés comme malhonnêtes, marchandant leurs tarifs ou leur affranchissement, vendant cosmétiques ou « produits miracles ».

Les médecins fondaient leur savoir sur un enseignement théorique ou empirique ou pratique.

Ils faisaient prévaloir l'emploi de certains moyens curatifs ou diététiques, de la gymnastique, de l'hydrothérapie ou de l'einothérapie.

Il existait des spécialistes en ophtalmologie, urologie et chirurgie ; ces derniers utilisaient comme analgésiques l'opium, la scopolamine et le vinaigre pour laver les plaies.

A partir du IVème siècle, l'Etat décida de donner un cadre réglementaire à la profession en limitant le nombre de praticiens en fonction de la taille des villes, en conférant immunité et salaire aux médecins du public, en condamnant les responsables de la mort donnée volontairement au malade mais en exemptant de poursuites judiciaires les médecins ayant commis des erreurs.
